

1

LES THERMES

Le vendredi 1^{er} août 2008, je quittai Les Thermes vers treize heures. Depuis longtemps j'avais installé une sorte de rituel hebdomadaire, auquel je ne dérogeais que très exceptionnellement : une fois le staff terminé, je grimpais dans le Lexus et prenais la route côtière en direction de la maison des Hulottes, pour quelques heures de détente et de solitude ; en fin d'après-midi j'étais de retour à la thalasso, jusque tard dans la soirée.

Je m'installai aux commandes du 4 x 4, et lançai le gros six cylindres – une puissance disproportionnée pour l'usage que j'en avais. Je branchai le GPS de dernière génération – totalement inutile pour le trajet que j'avais à faire – puis montai le son de la chaîne stéréo, un ensemble haut de gamme avec un tas de haut-parleurs disséminés dans l'habitacle et un système de réglages sophistiqués – que je n'utilisais jamais. Tandis que s'enclenchaient les vitesses de la boîte *full drive*, je guettais le voyant qui indiquerait que les deux moteurs électriques avaient pris le relais, et songeais à la réaction d'Anne-Carole, la première fois où elle était montée dans le luxueux *hybrid crossover*. « C'est ça, ta bagnole écolo ? C'est à mourir de rire. »

Je m'étais habitué à ses remarques sur mon style de vie, où les preuves matérielles de ma réussite sociale tenaient une part importante. Ma fascination pour les véhicules tout-terrain avait une tout autre origine, mais je n'en avais jamais parlé à Anne-Carole : cela nous aurait amenés sur des chemins que je souhaitais à tout prix éviter. L'origine, j'en étais parfaitement conscient : c'était grâce à ce genre d'engin que j'avais eu la vie sauve, vingt-six ans plus tôt. Moi et quelques autres. Qui ensuite, quand ils en reparlèrent, n'étaient pas d'accord :

certains pensaient que la présence du *half-track* avait juste un peu facilité les choses ; d'autres, que sans lui ils se faisaient tous descendre. Je partageais ce dernier point de vue.

Cette explication avait le mérite de me rassurer. Elle n'avait pas grand-chose à voir avec la réalité, ce qui faisait justement tout son intérêt.

Je traversai en trombe La Gravelle, petit bourg assoupi de la périphérie, séparé en deux par la départementale. À partir de cet endroit déjà assez éloigné de la ville, il n'y avait plus que quelques maisons imposantes en bord de route, de moins en moins nombreuses, de plus en plus isolées. Des propriétés d'au moins un demi-hectare, aux façades orientées plein ouest, qui regardaient la mer, et uniquement séparées de celle-ci par la route côtière. Elles constituaient le long du littoral une longue bande discontinue, colorée et fleurie, tandis que sur l'arrière, vers l'est, le brun monotone des terres agricoles s'étendait sans limites.

La maison des Hulottes était la dernière de cette succession de plus en plus espacée d'habitations cossues. Un long virage la cachait jusqu'au dernier moment aux regards. Chaque fois que je rétrogradais en seconde avant de traverser prudemment cette route où les véhicules roulaient toujours trop vite, j'avais un regard de satisfaction en contemplant la maison de granit rose, payée cash une quinzaine d'années plus tôt.

La grille restait toujours ouverte. Les larges pneus firent crisser l'espace gravillonné devant la façade. Il faisait grand soleil. Je ne pris pas la peine de refermer la portière et grimpai le perron avec la perspective délicieuse de moments complètement prévisibles, et donc d'autant plus agréables. Oui, chaque vendredi après-midi, il s'agissait bien d'un rituel. Immuable et reposant.

Ce jour-là pourtant les choses en sont allées autrement et m'ont ramené en un instant vingt-six ans en arrière.

À peine entré dans le living, j'envoyai valser au petit bonheur costume, chemise et cravate. J'enfilai un vieux bermuda délavé, celui qui faisait à chaque fois hurler Anne-Carole parce qu'il était décidément trop moche. Puis j'allai dans la réserve, mitoyenne de la cuisine, et y ouvris l'immense congélateur mural. À chaque fois je restais un moment perplexe, détaillant les nombreuses étiquettes, avant de finalement choisir à la volée l'une des barquettes, sans même me souvenir de ce qu'elle contenait.

Jacques, le chef cuisinier des Thermes, ressentait pour moi quelque chose de l'ordre de la vénération. Surtout depuis le rachat de la thalasso par DAKM au cours duquel j'avais bataillé ferme pour garder mon chef aux commandes. Jacques pratiquait une cuisine simple et inventive, comme on dit dans les magazines, et chaque fois qu'il mitonnait une nouvelle recette pour le restaurant des Thermes, il prévoyait une version congelable *pour le patron* avec, collé sur la boîte, un mot manuscrit détaillant avec force détails la meilleure façon de la préparer.

Je choisis un *Pavé de saumon sauvage de la Baltique aux trois légumes*, et pensai que Jacques n'avait pas la fibre *marketing* : il faudrait lui suggérer de trouver un intitulé moins bas de gamme et plus en accord avec les saveurs raffinées qu'il savait imaginer. Je mis en marche le four – un four sophistiqué, qu'il m'avait intimé l'ordre d'acheter, le jour où, horrifié, il avait découvert que je réchauffais indistinctement ses talentueuses préparations dans un banal micro-ondes.

L'air était chaud. J'en avais de temps à autre la sensation palpable quand une saute de vent venue du nord-est irisait brièvement la surface de l'eau, laissant sur le visage une sensation tiède, et dans les narines des senteurs iodées. Une serviette de bain autour du cou, je sortis sur le perron, cueillis l'une des roses trémières qui grimpaient le long de la façade et traversai la route déserte. De l'autre côté de la chaussée, au-delà

d'une zone large de quelques mètres où de gros blocs de silex laissaient peu à peu la place à des galets de plus en plus fins, une petite bande de sable était là, réduite à sa plus simple expression car la marée était haute. Dans le ciel, pas un nuage. Je plongeai dans les vagues, me disant que la vie était belle. Belle et sans nuages.

Quarante minutes plus tard, douché et rhabillé, j'étais sur la terrasse. Suffisante pour accueillir une vingtaine de convives, je l'avais fait construire à l'acquisition des Hulottes, en faisant percer des ouvertures dans le mur sud pour que le séjour puisse s'ouvrir directement sur l'extérieur. Je mis le saumon à griller. Une petite demi-heure d'attente. Au fond de l'ancien cellier, il y avait un vieux buffet de campagne, fixé au mur et aussi ancien que la maison. Dedans, une bonne cinquantaine de bouteilles de scotch, toutes assez coûteuses, provenant de distilleries prestigieuses. Des *single* malt, essentiellement. Je n'avais pas eu à en acheter une seule car les différents commerciaux avec qui j'étais en affaires avaient à cœur de m'offrir des marques réputées. Il m'avait suffi, lors d'un échange avec l'un d'entre eux, aussi péremptoire que logorrhéique, de prendre un air de connivence et de hocher la tête à l'évocation de quelques noms imprononçables comme Bunnahabhain, Laphroaig ou Auchentoshan, pour que ma réputation – très usurpée – se fasse dans le petit monde des fournisseurs de la thalasso. J'avais laissé faire. Résultat : une collection impressionnante. En réalité je n'y connaissais pas grand-chose ; j'appréciais, certes, mais avec très peu de discernement.

Comme d'habitude, je me laissai guider par mon intuition et pêchai au hasard une bouteille petite et trapue, à l'étiquette toute simple. Lagavulin 16 ans d'âge. Je me versai une ration raisonnable, essayant, sans trop de conviction, d'apprécier les *subtiles variations de tourbe et de fumée*.

En vain. Oui, c'était assez particulier. Très différent sûrement du banal J&B que par ailleurs j'appréciais. « Ah, les Glen ! Tout un univers ! », disait Seb chaque fois qu'il passait

aux Hulottes, le regard rêvant au contenu du buffet et le verre en transparence pour apprécier la couleur du liquide. Je faisais des efforts et j'essayais de comprendre. Sans succès.

De la terrasse en surplomb, je pouvais, par-dessus le mur d'enceinte, apercevoir l'océan. De temps à autre, un véhicule passait : même en saison, la route était assez peu fréquentée. Je m'installai dans un transat et laissai mon regard parcourir l'horizon. Au nord, tout au fond, les abords de la ville : une grosse ville de province, animée l'été, bien trop calme l'hiver. À mi-distance, la masse blanche des Thermes, isolée sur une petite pointe rocheuse s'avancant dans la mer. Vers le sud, les dunes à perte de vue.

Et à mes pieds, un tas de courrier, que m'avait remis Sandrine, la secrétaire vacataire. Le matin, Anne-Carole m'avait retenu sur l'oreiller, et j'étais arrivé aux Thermes plus tard que d'habitude. Quand j'avais quitté mon bureau à treize heures, Sandrine m'avait poursuivi sur le parking, avec au bout du bras un gros paquet d'enveloppes retenues par un élastique :

— Monsieur Launois, le courrier d'hier...

Elle était là, du haut de ses dix-neuf ans, rougissante et désireuse de bien faire, avec son CDD de trois mois, ne sachant pas si son initiative était pertinente :

— Vous n'en avez pas pris connaissance ce matin... D'habitude vous le lisez avant huit heures...

J'avais pris au vol le paquet de courrier, en plaisantant :

— Sandrine, vous n'êtes pas sympa avec moi, vous voulez gâcher ma pause déjeuner...

Je ne croyais pas si bien dire.

Je coupai le four. Laisser descendre en température pendant dix minutes, entrouvrir la porte, avait précisé Jacques sur sa note manuscrite. Le courrier attendait. Je décidai d'y jeter un œil avant d'attaquer le saumon et je repris possession du transat.

La plupart des lettres étaient déjà ouvertes. Tout ce qui ne m'était pas personnellement adressé avait déjà été classé et annoté par l'efficace Sandrine, avec des propositions de

réponse. Et, comme chaque jour, la moisson était aussi abondante que décevante. Toujours les mêmes factures, vérifiées par la compta, que je n'avais plus qu'à signer – elles devraient ensuite être validées par DAKM, alors à quoi bon se fatiguer ? Toujours les mêmes propositions commerciales, alléchantes et débiles, les mêmes pubs prétentieuses, nulles à pleurer. Restaient quelques enveloppes. Et une carte postale. Que je pris machinalement.

Je mis du temps à comprendre. C'était si loin tout ça. Les paroles décrivant la carte postale que je pourrais avoir dans les mains un jour me revinrent en mémoire : « ...ce sera un fac-similé d'une carte de Paris des années trente, et derrière il y aura ce texte dont tu dois te souvenir, mot pour mot... » Je me souvenais toujours de ce texte au libellé parfaitement anodin, et en retournant la carte pour en lire le verso, je ne fus pas surpris : « Encore cinq jours de vacances avant de reprendre le boulot... Car les grandes vacances sont finies ! Te ferai signe. Sophie. »

J'inspirai longuement plusieurs fois. Puis je réalisai que j'étais en train de regarder discrètement autour de moi, comme si quelqu'un pouvait m'observer. Seul sur cette terrasse, je me sentais exposé aux yeux de la terre entière. Je rentrai dans le salon, en fermai les croisées, jetai le reste de Lagavulin dans l'évier, allai m'en resservir un autre, l'abandonnai sur un coin de table.

Je relus encore une fois la carte, faisant appel à ma mémoire pour vérifier chaque point, l'un après l'autre. Pour vérifier qu'il n'y avait aucune ambiguïté possible ; et espérer qu'il y en ait.

Il n'y en avait pas. Tout collait : une carte en noir et blanc, avec une photo ancienne des Folies Bergère : la mention *Souvenir de Paris* ; le texte que j'avais appris à l'époque, exact à la virgule près, répétant deux fois « vacances » ; et le nombre de jours avant le contact.

J'essayais de rassembler mes idées, mais celles-ci se bouscullaient, sans cohérence ni hiérarchie. Aucun doute n'était plus possible. Ce que confusément j'avais depuis si longtemps

refusé, au point de l'oublier presque complètement à mesure que les années passaient, ce que je redoutais de plus en plus, dans les rares moments où le souvenir m'en revenait, était arrivé.

Elle avait raison, la Sophie qui n'existait pas. Les grandes vacances étaient finies.